

mière épreuve bourgeoise (inversement pour Giolitti) : la participation de l'Italie à la guerre européenne fut exclusivement l'œuvre des classes moyennes et cultivées. Il semble bien, d'ailleurs, qu'il ait fallu une crainte assez justifiée de rencontrer une opposition très vive dans tout le Parlement, expression des masses avant tout, pour que M. Giolitti, apprenant la dénonciation de la Triple-Alliance, n'en persistât pas moins dans son conseil d'abstention.

*
**

Je crois bien que, si je retournais en ce moment en Italie, je trouverais une situation exactement semblable, sans aller chercher des explications machiavéliques, sans croire à des combinaisons subtiles et compliquées. Dans la conduite prudente de l'Italie, il faut très probablement voir surtout des raisons de politique intérieure, comme il y a un an. Il n'est pas très facile de faire comprendre à des masses qui ne possèdent, déjà, que de vagues notions sur Trente et Trieste, ce que renferme de menaçant la question balkanique. Trieste, Trente, c'est encore la frontière, les frères de race. Mais Uskub et Salonique ! Et ces Serbes, justement, tant honnis il y a quelques années, ces Serbes et ces Grecs dont on n'a cessé de dénoncer les ambitions sur l'Adriatique et l'Egée, auxquels on envie les rivages promis par la Quadruple Entente, et contre lesquels on a entretenu jusqu'ici la défiance du peuple tout entier !

Un travail assez délicat s'impose, travail tout intime qui ne peut s'accomplir en un jour. Les classes cultivées sont, aujourd'hui comme hier, décidées à la guerre balkanique, certainement. L'intérêt même de la patrie exige qu'elles évitent un second retour de Giolitti et d'autres dangereuses manifestations.

Il ne faut point, à mon sens, aller chercher plus loin. Le gouvernement se trouvant devant une situation identique agit pareillement. Il avance prudemment pour donner le temps aux idées de pénétrer peu à peu dans le pays, et, lorsqu'il jugera le moment venu, il marchera avec tout autant de décision qu'il l'a déjà fait. Il se rappellera certainement à temps, aussi, que les masses sont en général amorphes, qu'elles suivent le mouvement, et que, en mai, ces masses tant redoutées, à qui M. Giolitti voulait tout sacrifier n'ont réalisé aucune de ses craintes, et ont été les premières à obéir à l'ordre de départ.

ANDRÉ MAUREL.

LA SOURCE EMPOISONNÉE

Chansons et Littérature scolaires allemandes.

Treize mois de guerre, de meurtres, d'atrocités innombrables, de destructions inutiles ; treize mois d'immondes traitements à l'égard de nos compatriotes du Nord et de l'Est ; ces treize mois de martyre, dis-je, auront éclairé les plus aveugles, sur les dispositions, à notre endroit, de l'âme allemande. Aux lueurs de l'incendie, aux clameurs du massacre, l'affligeante certitude s'est faite dans nos esprits ; à présent, tous nous savons : ces forfaits, froidement prémédités, froidement exécutés, qu'expriment-ils, sinon la haine de la France, de sa race, de ses traditions ? L'âme des Teutons s'y révèle, gonflée d'appétits et de venins, incurablement, indiciblement basse, dressée pour le crime. L'assassinat, ils le commettent avec raffinement, avec délices ; ainsi l'attestent nos rapports officiels. Une aussi monstrueuse perversion du sens moral ne peut s'expliquer que par la prédominance, entre toutes les passions, d'une passion maîtresse : la haine ; une haine absolue, féroce, insinuée jusqu'aux moelles de ce peuple, enracinée dans son instinct et telle qu'il n'en fut jamais d'exemple entre civilisés. Le fait est là, angoissant, mais indéniable, patent. Un pareil sentiment peut-il être naturel à l'âme allemande ? Assurément non. Il n'est point de particulier à particulier de haine spontanée, à plus forte raison entre deux races créées pour vivre côte à côte. Les accidents de l'histoire ne suffisent point à l'expliquer. En dépit des collisions de Louis XIV, par exemple, avec l'Empire, ni la littérature, ni les mémoires de l'époque n'offrent trace de rancune envers la France. Et pourtant, il y eut l'incendie du Palatinat. En réalité, ce sentiment est une pousse prussienne greffée sur l'arbre germanique. De Frédéric II à Guillaume II, cette idée, conçue par eux, les rois et les dirigeants prussiens, n'ont cessé de l'incorporer à leur politique : capitaines ou ministres, Brünswick, Blücher, Moltke, Hardenberg, Bismarck, Bethmann-Hollweg, tous l'adoptent avec éclat, tous la servent éperdument. De leur cerveau, elle passe dans le corps germanique tout entier. Même au temps de Napoléon, ni la Bavière, ni le Wurtemberg, ni la Saxe, ne nous marquaient de l'hostilité ; c'est la Prusse qui leur a communiqué sa méchante folie ; c'est elle qui, consciemment, délibérément, a fait tout le mal. La raison en est qu'elle avait besoin de leur complicité ; qu'il lui fallait exciter le sentiment de la race tout entière et l'amener

par une série d'habiles artifices à collaborer à l'œuvre de violence et d'agression. Songez, en outre, qu'un tel procédé procure le bénéfice considérable, au point de vue militaire, de multiplier les énergies combattives, de les porter à leur maximum de rendement. Cela résulte des enseignements même du grand état-major prussien : « Il faut, écrit von der Goltz, dans *La Nation armée*, que la politique bien avant la guerre, mette le peuple dans un tel état de surexcitation, qu'il soit possible d'employer à la guerre toutes les forces vives de la nation. » Voilà qui s'appelle parler clairement. Il n'y aura plus qu'à guetter l'occasion et l'heure pour précipiter sur un objet déterminé, sur la France, la vague de fureur...

*
**

Le programme conçu, l'exécution va suivre. L'éducation tout entière y participe : tout s'y organise, s'y ordonne en vue de cet état d'esprit. Une théorie domine là-bas, tous les enseignements : celle de la « prédestination », du « peuple élu », créé pour l'hégémonie universelle. On en appelle au passé, l'on met l'histoire au service de cette cause, non, bien entendu, l'histoire impartiale et sereine, mais une histoire déformée, mutilée, arrangée selon les besoins. Un exemple, entre tous, me fera comprendre. Chacun sait que la capitulation de Metz en 1870, ne survint qu'après un siège de plus de deux mois. Or, l'histoire allemande montre la ville emportée d'assaut, après une grande bataille, ceci pour rehausser la bravoure allemande, en la peignant comme irrésistible. J'ai connu des instituteurs d'Outre-Rhin à qui les faits de septembre et d'octobre 1870, n'avaient pas été présentés d'autre façon sur les bancs de l'École normale. Et le reste, à l'avenant ! Le grand événement historique, l'événement par excellence, c'est la reconstitution de l'Empire allemand. Les autres n'ont de valeur, de réalité vraie qu'en fonction de celui-là. Tous, dans l'esprit de la Providence, ne sont destinés qu'à le préparer. La Réforme, la Révolution française, événements secondaires, quand on les sépare de l'autre, unique et divin. En conséquence, un pays pourvu d'un tel passé historique, a des droits inconnus à autrui, et le devoir de les faire valoir coûte que coûte, puisque, ce faisant, on se borne à réaliser les grandes vues de la Providence. Desseins de la Providence ou desseins de l'Allemagne, c'est tout un. S'y opposer, c'est contrarier Dieu lui-même, et mériter notre perte. Et voilà qui me semble déjà susceptible d'expliquer Louvain, Reims et toute la série des crimes commis.

•••

Après l'histoire, la littérature et la chanson. J'ai sous les yeux deux volumes de *Morceaux choisis*, d'auteurs différents, et un volume de *Chants pour les Ecoles*, édité à Leipzig, et en usage dans toutes les classes. Les uns et les autres émanent tantôt d'auteurs renommés, tantôt d'obscurs folkloriques, tantôt de bardes populaires ignorés ; mais dans toutes ces compositions se retrouve un caractère commun : l'amour de la patrie allemande ; non un amour calme, digne, et raisonné, mais violent, exclusif, et monstrueusement orgueilleux. En outre, dans la plupart, éclate le mépris de l'étranger, la haine de la France parallèlement à l'exaltation du « Deutschtum »

On connaît le fameux hymne, déjà formulé, du pangermanisme de Moritz Arndt : « Où donc est la patrie allemande ?... » Et la réponse, la voici : « Partout où résonne la langue « allemande », c'est-à-dire en Alsace ; en Suisse, en Autriche. On devine ce que peut devenir le droit des nationalités. D'ailleurs, ce peuple élu ne possède-t-il pas tous les dons ? N'est-ce pas en lui qu'habitent les sentiments de « l'honneur », de « la liberté », ceux qui distinguent « l'homme de cœur » capable d'aimer « avec ardeur », avec piété ? Sa langue, selon Schenkendorf, n'est-elle pas « la langue de l'héroïsme et de l'amour ? ». Sa patrie n'a-t-elle pas, entre toutes, reçu « en abondance la bénédiction de Dieu ? » Les fleuves eux-mêmes portent la trace de cette bienveillance céleste. Le Weser, par exemple, a ses poètes, comme Bodendstedt, qui lui consacrent des hymnes retentissants. Rien dans cette terre qui ne soit fait pour exciter la surprise et l'admiration. Les vertus familiales, les vertus intellectuelles ou guerrières sont son exclusif privilège : « Connaissez-vous ce pays magnifique par sa couronne de chênes ? Le pays où, sur les douces collines, dans l'éclat du soleil, mûrit le cep ? Ce pays libre de mensonge (?), où la parole de l'homme conserve sa valeur (?) ? » C'est « un bijou, une pierre précieuse » qui de tout temps a gardé le culte de la vérité « brûlé pour le devoir, le droit, etc. ». On multiplierait les citations.

*
**

Une telle patrie ne saurait engendrer que des héros. Ils a bondent, en effet, et l'on n'a que l'embarras du choix, depuis les soudards de l'époque napoléonienne jusqu'à ceux de 1870, les Guillaume I^{er}, les Moltke, les Steinmetz, les Bismarck.

A tout seigneur tout honneur. Voici d'abord le vieux Blücher, campé en digne Prussien dans le *Lied* de Moritz Arndt. « Il chevauche, martial, son fougueux cheval, il brandit en guerrier son épée étincelante. Il fait serment, par le fer, de traiter la France, à la manière allemande. » Il a tenu parole. A la Katzbach, à Lützen, il en a fait un tel carnage, « que des milliers y ont perdu le souffle ». Et voilà de quoi réjouir la nation « de l'honneur et de la bonté ».

Suivent ensuite les autres forgeurs de l'unité germanique, toute la bande des fauves qui nous assaillit une première fois. « Eveillez-vous, héros anciens, du haut de votre piédestal, inclinez-vous. Je vais vous parler de batailles et de victoires sans fin. Nous avons balayé les insolents nains Welches Iucheirassasa. » Ce soin, il a été confié au fidèle Bismarck, à Moltke, à Steinmetz, à Roon », et « Iuchheirassasa ». On remarquera que dans cette conception du héros militaire prussien, n'entrent ni générosité, ni bonté, mais uniquement le culte de la force, allié à une morgue, à une arrogance sans égales ailleurs, à un orgueil démesuré, grossier, dépourvu de tact et de goût. Encore, dans les morceaux précités, sortis de plumes plus ou moins affinées, se rencontre-t-il, parmi tant de fautes d'élégance, une certaine tenue au moins littéraire, dans la *Wacht am Rhein*, dans *Je suis Prussien, connais-tu mes couleurs?* etc. Il est d'autres productions, chantées dans les écoles, où la forme la plus vulgaire s'allie à la pensée la plus médiocre : telle, entre plusieurs, la chose qui commence par : « Le roi Guillaume était dernièrement à Ems... » Ce pauvre, cet innocent Guillaume « ne songeait pas plus loin qu'au commerce de ce monde ; animé de paisibles desseins (le bon apôtre !) il buvait à la source son petit verre, en roi et en héros ! » Survient un matin Benedetti, « l'envoyé de Napoléon, qui, en colère commence à glouglouter (!) parce qu'un prince de Hohenzollern prétendait au trône d'Espagne ». Guillaume trouve que Benedetti déploie un zèle inutile et qu'il ne manque que de compréhension ». L'ambassadeur est toujours « long à comprendre ». Il formule néanmoins ses exigences. Mais le roi Guillaume « fixe de son œil royal, le misérable avorton » et, se refusant à pousser plus loin l'entretien, « se tourne de telle façon que l'autre puisse admirer son dos ! » Napoléon, mis au courant se fait « apporter les bottes de son oncle et demande de suite le tendre Loulou ». Puis viennent les armements, l'appel des armées à « la tête desquelles gueule le brave Turco ! suivi du

« spahi, du zouave, de tous les fils de la grande Nation ! » Mais Guillaume appelle son fils le prince royal et lui dit : « Va, et cogne dessus ! » Celui-ci cogne si fort que les couards Welches fuient, épouvantés et qu'on entend craquer leurs os !... etc. Il n'est question dans ce factum, ni de Rezonville, ni de Gravelotte, ni de notre résistance acharnée, si proche souvent de la victoire ! Non, c'est encore ici « la vérité allemande » dans sa grossière splendeur !

On multiplierait les exemples. Contentons-nous de citer la perle du genre, où l'injure le dispute au mensonge : *Werder, musicien*. Voici la chanson qu'une littérature barbare lui a consacrée :

« Le général Werder, un jour joua pour la danse. C'était au temps où l'on campait en Alsace. Il joua de la basse, dur, dur, comme nul n'en joua jamais. Les Français dansaient par ci, dansaient par là, Werder nous a montré comment. Werder fut un musicien, le plus grand qui fut jamais ! »

« A Strasbourg, il prépare son archet ; à Belfort, il essaie sa basse pour voir si nulle corde ne cassait ; et puis, et puis, pour que la grande danse n'achoppe pas, il bat à Montbéliard, la mesure allemande avec la crosse. Werder fut un musicien, etc. »

Cela continue durant six longues strophes où le barde énumère copieusement tous les tours de finesse » que le Werder joue aux « Franzen ». Il s'extasie devant chacune des « plaisanteries » du maître musicien qui, avec art parfait, « exécute à fond la partition composée par Moltke », jusqu'à ce que les Français en aient perdu l'haleine. On voit comme en termes galants ces choses-là sont mises, et quels sentiments de pitié inspire aux Germains un ennemi vaincu !...

J'arrêterai là mes citations. On peut voir d'où vient la haine dont le souffle passe sur notre pays. Elle a sa source à l'école ; elle est le fruit de l'enseignement conçu et réalisé par la Prusse. On aurait pu croire impossible, au xx^e siècle, une pareille monstruosité ; on oubliait de compter avec une race de proie. Cette éducation devait nécessairement engendrer les crimes dont nous sommes à la fois les témoins et les victimes. Ce n'est pas en vain qu'on verse dans l'esprit et le cœur d'un peuple de tels ferments : Dinant, Louvain, Reims, ne pouvaient être que le fruit de cette monstrueuse propagande, honte éternelle de l'Allemagne.

FRANCISQUE ROCHEZ.